

JUIN 1933

N° 438

36^e Année



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE

FONDATEUR A.-M. BEAUDELLOT



RÉDACTION & ADMINISTRATION

36, RUE DU BAC. - PARIS (VII^e)

Adresser toute la correspondance à M. A. SAVORET

ABONNEMENTS:

FRANCE: 15 FR. — ÉTRANGER: 20 FR.

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE J. HEUGEL

“ Éditions PSYCHÉ ”

EXTRAIT DU CATALOGUE

SÉDIR. .. Le Devoir Spiritualiste : Son idéal, sa conception, sa réalisation dans la vie quotidienne. Volume in-12 Prix 5 fr.

D^r Marc HAVEN. — Le Maître Inconnu Cagliostro. Etude historique et critique sur la Haute Magie. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. Un volume grand in-8° 332 pages, orné de 18 gravures, portraits, vues ou fac-similé de Documents. . . . Prix 50 fr.

J. HEUGEL. — Aspects du Problème Contemporain. Une plaquette in-8° cart. 32 pages Prix 3 fr.
Pénétrante analyse des problèmes de l'heure présente, de leurs lointaines origines et de leurs probables répercussions, à la lumière de la tradition celtique et chrétienne.

M. DE MECK. — Métapsychique et Occultisme. Un volume grand in-8 de 300 pages... Prix 15 fr

J. HEUGEL. — Essai sur la Philosophie de Victor Hugo. 1 Volume 350 pages Prix 12 fr.

Promenade dans l'œuvre du grand poète, faite par un « songeur » qui voit dans la gnose le couronnement de toutes les philosophies et n'ignore pas que cette gnose n'a de valeur qu'illuminée par l'amour et confirmée par l'acte.

KALEDVOULC'H (Yves Berthou). — Sous le Chêne des Druides. 1 Volume cart. 150 pages Prix 12 fr.

Connais-toi toi-même ★ Travaille ! Aime ! Espère

PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE

FONDÉE PAR M. A.-M. BEAUDELOT EN 1897

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, PARIS

ABONNEMENTS : France : 15 Francs -- Étranger : 20 Francs

Prière d'utiliser pour l'Abonnement :

Le Chèque Postal 165.91, HEUGEL, Revue Psyché, Paris

“ La raison d'être de la Revue étant son indépendance, chaque Rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité ”.

SOMMAIRE

JACQUES HEUGEL : *Après le départ de Beaudelot.*

G. HUAN : *La Personne Humaine.*

ENEL : *Lettre à M. V...*

Madame D... : *La Loi Universelle (suite).*

PAUL SERVANT : *A. M. Beaudelot.*

JACQUES HEUGEL : *Revanche.*

A. SAVORET : *Le Chant du Disciple.*

Bibliographie.

Après le départ de Beudelot

SOUVENIRS

En 1916, étant au front, je reçus un beau jour un petit livre anglais, *the Great War* (la Grande Guerre). Œuvre d'un voyant réputé dans les Iles, M. Tudor-Pole, ce petit livre était intéressant à plus d'un titre. Il soulevait un pan du rideau qui, normalement, cache les régions où se poursuit la « guerre dans l'air » et montrait les rapports de cette guerre avec celle qui alors nous enveloppait. Plusieurs de mes camarades souhaitaient qu'un peu de lumière vînt débrouiller le chaos. Je traduisis pour eux ces pages, puis, devant l'intérêt qu'elles suscitaient, j'eus l'idée de publier cette traduction. Traduction hâtive, faite pendant les périodes de repos ou dans des secteurs calmes, elle se ressentait des circonstances dans lesquelles elle était née ; mais qu'importait ! Ma mère et une amie se chargèrent de demander à l'auteur son autorisation et de trouver un éditeur. Et j'appris bientôt que M. Beudelot, directeur de *Psyché*, se chargeait de cette édition.

Je ne le connaissais même pas de nom. Je ne connaissais pas davantage ses amis, pas davantage ses maîtres. Chose étrange puisque, d'autre part, vif était mon goût pour la métaphysique, l'ésotérisme, l'occultisme ; mais chose qui s'explique de la manière suivante.

Convaincu, lorsque j'avais quelque seize ans, que seuls les matérialistes détenaient la vérité, je m'aperçus bientôt, au cours d'une assez douloureuse crise

intellectuelle, que leurs prétendues connaissances n'étaient que de pures abstractions et ne se fondaient sur aucune espèce de réalités. Leur matière n'avait point par elle-même de valeur ; leurs théories n'étaient que des chefs-d'œuvre de contradictions grossières, sous un voile de subtilités. J'aurais pu me retourner alors soit vers le catholicisme de mon enfance, soit vers l'occultisme occidental. Je fus attiré par la théosophie blavatskyenne. Comme je l'ai dit ailleurs, Mme Blavatsky avait eu pour amie dévouée, durant les dernières années de sa vie, ma propre grand'tante, la Comtesse Wachtmeister, dont aucun des vieux théosophes n'a oublié la parfaite droiture ni la grande bonté. C'est donc tout naturellement que j'entrai en contact avec ce courant de pensée, sans toutefois adhérer jamais à la Société Théosophique, puisqu'à la suite de certains... troubles, les théosophes de bon sens avaient, pour la plupart, quitté une assemblée devenue inquiétante. Je crus fermement que la lumière centrale se trouvait en Asie et que le Christ n'était qu'une partie de cette lumière. Je dis : « Je crus », je devrais dire : « Mon cerveau crut », car je n'ai pas l'impression que mon cœur en ait jamais été bien convaincu.

En 1916, j'ignorais encore tout de Papus, de Sédir, de Phaneg, de Saint-Yves d'Alveydre, d'Eliphas Lévi, et j'étais porté à quelque peu mépriser l'œuvre de ces grands chercheurs chrétiens de France, au profit de celle des ésotéristes anglo-orientaux. Mais le livre de M. Tudor-Pole était l'œuvre d'un Occidental ; de plus, du fait de la guerre, l'état d'esprit des théosophes, tout au moins en France, se trouvait sérieusement modifié. Et c'est ainsi que ma traduc-

tion s'en fut rue du Bac et qu'au cours d'une permission, au début de l'automne de 1916 si mes souvenirs sont exacts, je fis la connaissance de Beaudelot.

Beaudelot était un homme fort. Mes amis Phaneg et Savoret ont, tout dernièrement, fait le portrait de ce lutteur. Caractère indépendant, nature courageuse, cœur généreux, volonté persévérante, toujours oublieuse d'elle-même, Beaudelot était un soldat.

La guerre terminée, — si l'on peut dire, — mes rapports avec lui se firent amicaux. J'allais souvent lui rendre visite dans ce petit coin balzacien de la rue du Bac, dans cette canha toute blindée de livres en rangs pressés, où, hiver comme été, — on y gelait l'hiver, on y étouffait l'été, — il poursuivait sans désespérer une œuvre magnifiquement désintéressée. La joie, la bonté, lorsque j'entrais, rayonnaient sur ses traits mâles. Volontiers hyperbolique, il me comparait à un rayon de soleil. Du soleil, il n'en avait guère rue du Bac ; d'où l'exagération de sa reconnaissance envers un ami de passage. Et le « rayon de soleil » s'en retournait toujours avec en poche quelque livre précieux, car ce rayon de soleil était, hélas ! bien trop pauvre et trop matériel pour n'avoir pas besoin de poches et pouvoir se passer de lectures.

Mais la vieillesse finit à son tour par frapper à la porte du vaillant septuagénaire. Implacable, elle fit comprendre à ce travailleur entêté qu'il était temps pour lui d'aller se reposer. Il ne récrimina pas longtemps et, bientôt, dernier geste d'amitié, consentit à me laisser continuer l'œuvre entreprise et trente

ans poursuivie. Un pilote plus jeune remplaçait le pilote vieilli, sous les ordres du même capitaine.

Beudelot se retira dans son jardin de Bourg-la-Reine, auprès de la campagne admirable que le ciel lui avait donnée. C'est ce foyer qu'il vient de quitter pour de lumineuses demeures où notre espoir est d'un jour le retrouver.

Vie enviable que la sienne, suite d'épreuves toujours bravement supportées, joies profondes toujours hautement méritées, exemple offert à tous ceux qui, pensifs, acceptent de se pencher jusque sur ces retraites où vivent et meurent en silence des soldats ignorés du monde.

JACQUES HEUGEL.

LA PERSONNE HUMAINE

I

C'est un problème qui a été de tous temps soulevé par les philosophes et qui a reçu autant de solutions qu'il y a de systèmes, de savoir comment l'âme humaine est unie à son corps.

Les uns font du corps un simple vêtement de l'âme : de même qu'on rejette un habit que l'usage a fripé ou rendu inutilisable, l'âme, à la mort, se dépouille de son corps, et, si de nouveau elle doit s'incarner, elle se revêtira d'un autre corps, à l'exemple du civilisé qui, au cours de sa vie, endosse l'un après l'autre une série de vêtements. Mais, s'il en était ainsi, on ne comprendrait plus l'attachement égoïste et passionné que, d'instinct, l'âme porte à

son corps, comme si de la conservation de ce corps dépendait la continuité de sa propre existence.

D'autres définissent l'âme « la forme substantielle d'un corps organisé » et il y a certainement dans cette conception de l'âme, comme forme substantielle, un élément de vérité qui a pour contre-partie la notion d'une matière venant remplir cette forme. Mais pourquoi veut-on que cette matière soit précisément et avant tout le corps auquel l'âme est unie ? Sans doute, parce que l'âme humaine est liée à un corps, elle recevra de ce corps une partie des conditions qui règlent le cours de son existence et déterminent le champ de son activité. Mais, parce que, en soi, elle est une forme, l'âme a déjà besoin, en tant qu'âme, d'une matière qui offre immédiatement une prise à ses opérations et serve de terrain à sa manifestation : l'âme possède donc, indépendamment de la matière qu'elle trouve dans son union avec le corps, une matière qui lui est propre, une matière psychique, où elle puise les éléments de sa vie intérieure et prend conscience d'elle-même.

En présence de ces difficultés, quelques-uns ont tenté d'établir entre l'âme et le corps une sorte d'équilibre, de correspondance ou de parallélisme : l'âme, disent-ils, est dans l'ordre psychique ce qu'est le corps dans l'ordre matériel et tout ce qui se passe dans l'âme comme état de conscience, se passe dans le corps comme mouvement physique. Cette doctrine, qui repose sur un postulat métaphysique qui fait de l'Étendue un attribut de Dieu, possédant sous des qualifications différentes la même essence que l'attribut de la Pensée, implique entre l'âme et le corps une identité de substance, dont les modalités

ne se distinguent les unes des autres que dans la manifestation phénoménale. Mais, s'il en est ainsi, la destinée de l'âme doit se confondre avec la destinée du corps ; or celui-ci se dissout à la mort ; dès lors, qu'advient-il de l'âme ? On répond qu'il y a de chaque corps en Dieu une idée qui demeure de toute éternité, et, puisque l'âme n'est pas autre chose en fin de compte que l'idée d'un corps, son immortalité est assurée du seul fait que l'idée du corps demeure en Dieu de toute éternité. Si la destinée de l'âme après la mort est ainsi garantie, il ne semble pas qu'on puisse en dire autant de la destinée du corps, et l'immortalité de l'âme n'est sauvegardée qu'au détriment du parallélisme.

Certains ont bien compris que, ni l'âme ne renferme en elle-même la raison de son union avec le corps, ni le corps en lui-même la raison de son union avec l'âme, et ils ont cherché à introduire entre l'âme et le corps un intermédiaire qui opérât cette union. Mais, parce qu'ils ont conçu cet intermédiaire comme un « lien substantiel », ils se sont fermé la seule route qui conduisit à la solution du problème. Si, en effet, ce qui doit unir l'âme et le corps de manière à en faire un tout organique et vivant est une substance, de deux choses l'une : ou cette substance est absolument différente de l'une et de l'autre des deux substances, spirituelle et matérielle, dont elle doit assurer la liaison, ou bien elle tient quelque chose de l'une et de l'autre. Mais la nature, dans la mesure où elle est accessible à notre observation et à notre expérience, ne nous présente que deux espèces de substances : la spirituelle et la matérielle, et c'est pure imagination que de supposer l'existence d'une

troisième espèce de substance, dont nous ne constatons nulle part la présence. Il faut donc se rabattre sur la deuxième hypothèse et dire que le « lien substantiel », qui fait l'union de l'âme et du corps, est quelque chose à la fois de spirituel et de matériel, à la manière de ces corps subtils ou fluidiques dont les occultistes ne savent pas bien s'ils appartiennent encore au monde de la matière, ou s'ils sont déjà une manifestation de l'esprit ; et on parle finalement de « corps spirituel », comme si ce concept hybride n'impliquait pas une contradiction dans les termes.

Si donc nous devons chercher en dehors de l'âme et du corps la raison métaphysique qui permet d'expliquer leur union, ce n'est assurément pas dans le domaine des substances naturelles que nous la trouverons. Mais en dehors du monde de la nature, il n'y a que Dieu : tournons-nous du côté de Dieu.

II

De toutes choses il y a une idée dans l'entendement divin, de celles qui sont comme de celles qui ne sont pas, et aucune chose ne vient à l'être, dans le monde de la nature, qu'elle n'ait tout d'abord été conçue par Dieu dans sa pensée éternelle et infinie, dans son Verbe. La création est précisément l'acte par lequel Dieu opère, selon les décisions de sa volonté toute-puissante et libre, ce passage de l'idée à l'être. Puisque toute chose qui est possède ainsi une double réalité : d'abord une réalité idéale en Dieu, puis une réalité existentielle dans le monde de la nature, il ne peut en être autrement de l'âme humaine. Avant qu'une âme soit posée dans l'être

par l'acte créateur de Dieu, elle a déjà en Lui une existence idéale et la question est de savoir en quoi consiste cette existence idéale.

Parce que Dieu est toute Sagesse en même temps qu'il est toute Puissance, il ne saurait rien y avoir dans la nature qui ne possède sa raison d'être et ne reçoive sa finalité. Le Cosmos est un organisme vivant, dont l'évolution est régie par une Intelligence qui ne peut pas se tromper et qui met chaque chose à sa place, de façon que chaque chose, par le rôle qu'elle joue dans l'ensemble, coopère à l'harmonie totale et aide l'univers à remplir sa destinée.

L'âme humaine a sa part dans ce concert, et sans doute la part la plus belle et la plus importante, puisqu'il a suffi de sa défaillance à l'origine des temps, pour entraîner dans sa chute toute la nature et qu'il a fallu l'intervention d'un Dieu rédempteur pour rétablir la création dans sa pureté et sa beauté primitives.

Et chaque âme humaine a son rôle propre à jouer sur cette scène de l'Univers où elle ne fera que passer et où sa manière de le remplir décidera de son sort éternel. C'est l'objet particulier du rôle que Dieu confie à une âme qui constitue sa personnalité, sa « persona », et qui est marqué du nom secret que nul homme ne connaît, si ce n'est celui qui le recevra à la fin des temps, en témoignage de sa fidélité à la mission dont il fut investi. La « personne » est, dans l'être humain, l'idée divine qui poursuit à travers l'espace et le temps sa réalisation au moyen de deux agents qui sont précisément l'âme et le corps (1).

(1) On l'a aussi appelée le « Moi ontologique » ou l'« Ego ».

Nous pouvons donc considérer comme établi que la personne humaine est l'idée en Dieu d'une âme qui a dans le monde un rôle à remplir : elle est une puissance d'être qui tend à s'actualiser, mais qui ne peut passer à l'acte que si la volonté toute-puissante du Dieu qui l'a conçue la pose dans l'être. C'est par le moyen d'un corps approprié à cette fin, c'est-à-dire organisé et vivant, que s'opère ce passage de la puissance à l'acte qui fait de l'âme humaine, non plus simplement une idée dans la pensée divine, mais un « esprit de vie », une réalité concrète et agissante, insérée comme un anneau dans la chaîne du déterminisme universel, où elle jouera à sa place le rôle pour lequel elle a été appelée à l'existence.

Il y a ici, en effet, un appel de Dieu, une sorte de préférence ou de choix par lequel Dieu discerne parmi toutes les âmes dont il a l'idée, qui ne sont pas, mais qui pourraient être, celles qu'il affectionne d'un amour particulier. Le Créateur a lancé dans la nature le grand courant de vie qui, de corps en corps, poursuit à travers les millénaires son évolution et finalement atteint dans le corps humain sa plus belle réussite. Tout corps humain qui, désormais, naît à la vie, selon la loi des enchaînements organiques, devient en quelque sorte pour Dieu l'occasion de jeter dans le monde l'une de ces personnes dont il a, de toute éternité, conçu l'idée ; et, dès l'instant où un corps humain est formé, il lui insuffle un « esprit de vie », une âme, qu'il appelle à l'existence en la désignant par son nom propre.

III

De ces considérations il découle évidemment que

l'âme n'est pas l'idée d'un corps : elle n'est pas du tout une idée. Sans doute, une idée divine demeure en elle, qui constitue sa personnalité, son approbation au rôle qu'elle doit jouer sur la scène de l'Univers ; mais, en soi, elle est une puissance d'être et de vie que Dieu a actualisée en l'unissant à un corps organisé et vivant.

Par suite, l'âme n'est pas unie à son corps comme une idée à son objet, mais bien plutôt comme une force à son instrument, étant entendu que, dans le cas présent, cette union n'est ni artificielle ni provisoire, mais organique et constitutive. Ce qu'il y a d'humain dans cette « symbiose », ce n'est proprement ni l'âme ni le corps pris séparément, mais seulement l'être qu'ils composent par leur rapprochement et leur liaison et dont ils font de la sorte une réalité, où s'actualise dans un espace et un temps déterminés l'idée divine de la personne. L'âme ne peut donc pas plus s'affranchir des liens du corps où elle prend chair, que le corps ne peut subsister sans l'esprit de vie qui l'anime. Et leur union est, en définitive, si étroite et si nécessaire que tout acte qui les disjoint fait violence à leur nature.

Sans doute, il serait faux de dire que le corps appartient à la substance de l'âme et il ne serait pas moins faux de dire que l'âme appartient à la substance du corps. Le corps est une substance matérielle formée, selon les lois de sa nature, à l'aide d'éléments empruntés à une matière vivante et déjà organisée. L'âme est une substance spirituelle qui n'est pas formée, mais créée de toutes pièces, sans matière préexistante, par un acte libre et tout-puissant de la volonté de Dieu qui, par ce moyen, pose

dans l'être existentiel une idée qu'il a conçue de toute éternité dans sa pensée infinie. Et cette idée, à son tour, nous le savons, est celle d'une personne humaine, c'est-à-dire d'un rôle à jouer par un être qui n'est encore qu'en puissance dans l'entendement divin et qui, pour être actualisé, devra faire l'objet d'une préférence qui suppose en Dieu un choix, une prédilection, donc un acte d'amour particulier (1).

Mais, si l'âme et le corps conservent chacun leur propre substantialité, sans qu'aucun mélange soit possible de l'un à l'autre ; l'idée divine qui a présidé, en vue de l'actualisation de la personne humaine, à leur union, exige que cette union soit stable et, autant que possible, définitive. Voilà pourquoi l'âme s'attache à son corps d'un tel amour, que parfois elle ne se distingue qu'avec peine de lui. Cet amour est conforme à la nature des choses et il est voulu de Dieu. Nous savons que, sans la faute d'Adam, l'union eût été indissoluble, le corps de l'homme suivant la destinée de l'âme dans son ascension vers le divin. Voilà pourquoi aussi la pensée de la mort est pour l'âme si douloureuse et lourde d'angoisse : la mort, en effet, est un événement qui brise, en séparant l'âme de son corps, un lien naturel et nécessaire à sa vie et à son progrès. Voilà pourquoi, enfin, l'âme séparée de son corps est impuissante

(1) Notons ici qu'en Dieu la nature est ce qui subsiste en soi, et les Personnes ce qui se rapporte à cette nature par une appropriation qui est éternelle ; tandis que dans l'homme c'est la personne qui porte la marque de la subsistance et la nature qui se rapporte à cette subsistance par une appropriation qui a son commencement dans le temps.

désormais à se manifester dans le monde où elle agissait comme réalité vivante et concrète : privée de son partenaire, elle ne peut plus jouer son rôle sur la scène de l'univers ; mais, parce que, substance spirituelle, elle n'est pas sujette à la dissolution, elle demeure, après la mort, en Dieu, où elle rejoint son archétype ; toutefois, elle ne peut plus progresser et son état est devenu définitif.

Ajoutons que son bonheur, dans cet état de séparation, si élevé ou profond qu'il soit, n'est pas complet ; car l'amour de son corps est toujours vivace en elle et, tant qu'elle n'aura pas retrouvé ce compagnon de lutte et d'épreuve, elle ne cessera d'éprouver le sentiment pénible que provoque la perte d'un être cher. N'est-ce point pour cela que le symbole des Apôtres, fidèle à la tradition juive, professe la croyance à la « résurrection de la chair » ? Certes, il ne saurait être question pour l'âme glorifiée de revivre une seconde fois sur la terre la vie physique qu'elle y a menée au cours de son incarnation. Le corps, dont tous les chrétiens attendent la résurrection, pour être identique en substance à celui qu'ils ont possédé ici-bas, sera un corps revêtu d'attributs nouveaux ou de dons qui en feront le digne acolyte de l'âme glorifiée, et lui-même un corps glorieux, revêtu de clarté, d'impassibilité, de subtilité et d'agilité : « Semé dans la corruption, le corps ressuscite incorruptible ; semé dans l'ignominie, il ressuscite glorieux ; semé dans la faiblesse, il ressuscite plein de force ; semé corps d'une âme, il ressuscite corps d'un esprit (I. Cor. XV, 42-44).

GABRIEL HUAN.

LETTRE A M. V...

Vous me demandez des précisions au sujet du travail que j'ai entrepris et qui, je l'espère, apportera quelques nouvelles lumières sur l'enseignement des initiés de l'ancienne Egypte. Je ne suis pas tout à fait novice dans cette branche du savoir : voilà tantôt 25 ans que j'ai débarqué pour la première fois en Egypte et que j'ai eu l'insigne honneur de connaître M. Maspero, ce grand savant égyptologue qui fut mon initiateur.

Quoique mes travaux avant et après ce voyage aient été orientés sur la Cabbale hébraïque, j'avais acquis entre temps la certitude, que cette doctrine n'était pas originale et que la tradition transmise aux hébreux remontait à des sources antérieures et à des peuples plus anciens. Ces derniers avaient conservé la sagesse des premiers âges en la recouvrant du voile de mystère par un symbolisme très ingénieux, même génial. En étudiant de près la Cabbale hébraïque j'ai pu me rendre compte que celle-ci n'était qu'un abrégé d'une tradition bien plus vaste et plus complète, qu'elle n'a pu transmettre totalement ou qu'elle a mal interprété. Ce fait constaté, il faut avouer que nous n'en connaissons pas les causes.

Une question se pose naturellement : où peut-on découvrir cette tradition originelle, dont la Cabbale hébraïque emprunta les principes :

Et la réponse semble évidente : il n'y a que deux civilisations anciennes qui, nous le savons, possédaient la connaissance des lois fondamentales à un

haut niveau de développement, dont profitèrent les hébreux. Ces deux contrées étaient : l'Égypte et la Chaldée.

Dans la première, les hébreux passèrent plus de quatre cents ans en captivité et Moïse, le fondateur de leur religion, l'auteur de la Genèse et des livres constituant la base des institutions de ce peuple primitif, Moïse lui-même était un initié des temples égyptiens, où il puisa la sagesse traditionnelle qu'il abrégea en l'adaptant à l'intelligence rudimentaire de son peuple.

Ce savoir, je le répète, fut la base de la religion et de toutes les institutions qui transformèrent « les esclaves turbulents » des égyptiens en un peuple ayant une physionomie personnelle, une identité propre au moment où il s'établit dans la « Terre Promise ».

Les autres livres composant la Bible et qui suivent les cinq livres de Moïse sont une preuve historique du développement successif de ce peuple, développement qui se produisit dans le cadre dessiné par Moïse. Mais les principes de la sagesse antique qui présentait le savoir mystérieux étaient gardés sévèrement pour les initiés.

Les masses n'avaient pas la formation voulue pour les comprendre et auraient risqué de les utiliser dans le domaine du mal. Les pouvoirs que conférait ce savoir étaient l'apanage d'un cercle fermé d'initiés qui les transmettaient oralement « de mains en mains » ce qui constitua la Cabbale.

Quand le destin se tourna contre les hébreux et qu'ils furent emmenés en captivité à Babylone, la tradition orale fut la première à s'altérer. Certains

principes se perdirent, d'autres furent tellement faussés, que leur sens primitif fut égaré. Enfin l'état des choses devint tel, que même l'écriture instituée par Moïse et qui, probablement, était une sorte de langue hiéroglyphique abrégée fut oubliée au cours des années de captivité. Il fallut l'intervention de deux hommes de génie, les prophètes Hézdra et Daniel, pour rassembler les débris de la tradition antique et pour donner au peuple libéré une seconde fois de l'esclavage une nouvelle écriture n'ayant que bien peu de traits communs avec celle instituée par Moïse. Il est évident que la restitution de la tradition subit également la forte influence de l'enseignement initiatique des chaldéens, enseignement apparenté à celui de l'Égypte, provenant de la même source, mais qui fut développé d'une façon différente au cours des siècles par suite de l'orientation et des conceptions très particulières des assyriens.

Ainsi il me semble qu'on peut dire avec assez de certitude, que la Cabbale hébraïque présente un mélange ou un agglomérat, parfois assez mal lié, d'enseignements égyptien et chaldaïque, d'où proviennent certaines obscurités et très souvent même des contradictions dans les livres d'initiation hébraïque.

L'étude approfondie de ce sujet, auquel j'ai consacré plus de trente-cinq ans, m'avait incité à rechercher les sources de cet enseignement afin de pouvoir reconstituer ces conceptions initiales, et naturellement avant tout, mes recherches s'étaient tournées vers l'Égypte.

L'état où se trouve présentement l'égyptologie, science basée sur des faits solides, me permit de poursuivre ce travail avec une certaine facilité.

Grâce au génie de Champollion et à la persévérance de ses successeurs qui, depuis un siècle, ont pu donner à l'étude de la langue hiéroglyphique une base solide, des certitudes bien contrôlées ; actuellement nous pouvons lire les hiéroglyphes et traduire des textes nous peignant la vie de l'ancienne Egypte. C'est l'Institut Français Archéologique ainsi que de nombreux savants de diverses nationalités qui classèrent tous les monuments, en faisant des transcriptions et des traductions de tous les textes découverts en Egypte. Or le chercheur peut entreprendre ses investigations avec une grande facilité. Il ne risque plus de s'égarer dans le domaine d'hypothèses plus ou moins douteuses ou erronées.

La langue phonétique ainsi que la grammaire égyptienne, que nous connaissons grâce à la découverte géniale de Champollion présente actuellement, je le répète, une science précise solidement établie.

Mais cela ne veut pas dire que cette dernière doive s'arrêter là et rester stationnaire. NON, ceci n'est que la première étape de l'étude des hiéroglyphes qui continuent à garder leur secret.

Le génie de cette écriture consiste dans sa faculté extraordinaire de pouvoir renfermer dans le même mot plusieurs significations dont celle exprimée par la phonétique, la plus banale, est la représentation de la langue parlée conçue pour être mise à la portée de tout le monde.

En étudiant de près les traductions des textes hiéroglyphiques, cette idée frappe le lecteur dès les premiers pas. Ainsi les correspondances privées, les rapports d'affaires, les contes poétiques, — tout

ce qui n'a pas trait à l'enseignement se traduit facilement d'après les règles de la langue phonétique, et présente exactement et dans son entier la pensée de ceux qui les avaient rédigés ; tout comme s'ils étaient écrits en grec ou en latin.

Les textes tels que le Livre de Morts, ceux de la vie d'outre-tombe sont parfois assez clairs, présentant une certaine poésie, mais en même temps des passages et même des chapitres entiers sont vagues et ténébreux. Par contre, les textes dits magiques, des formules dont se servaient les initiés dans leurs rites sont, pour la plupart, intraduisibles, si l'on s'en tient aux règles de la langue phonétique.

Le texte semble incohérent, les mots n'offrant aucun sens.

Comment expliquer ce fait étrange ?

C'est très simple : les premières écritures qui ne renfermaient aucun enseignement exprimaient directement et uniquement les faits de la vie courante, ou contenaient des contes pour le peuple. Ces derniers devaient être écrits aussi clairement que possible, c'est-à-dire en se servant de la langue parlée, écrite qui empruntait les lettres uniquement en qualité de sons phonétiques.

Les seconds présentaient le credo du peuple égyptien, les prières funéraires, la représentation de la vie d'outre-tombe. Or, ces textes devaient être à la portée du peuple et de ce fait écrits de la même façon que les premiers, c'est-à-dire phonétiquement. Mais en même temps, ces mêmes textes renfermant l'enseignement ésotérique des initiés relatif à leurs croyances, contenaient, outre le sens direct, une signification symbolique cachée, destinée aux seuls

adeptes. Cette double condition était réalisable grâce à la structure hiéroglyphique qui permettait de composer un mot de telle façon que, tout en ayant un sens direct et représentant phonétiquement la langue parlée, il pouvait contenir en même temps une doctrine abstraite et mystérieuse. En écrivant la Genèse, Moïse s'était servi de la même méthode pour réunir dans le texte les deux significations, méthode qu'il tenait des écoles initiatiques de l'Égypte. Dans son merveilleux livre « *La langue hébraïque restituée* » Fabre d'Olivet a très clairement exposé ce double système.

Enfin les textes purement magiques étaient écrits par les initiés à l'usage des adeptes seulement et c'est pour cette raison qu'on ne s'était même pas donné la peine de les composer de façon intelligible pour le commun des mortels ; d'où l'impossibilité de les traduire en appliquant les règles de la langue phonétique connue par les égyptologues de notre époque.

Champollion avait bien senti que la traduction des hiéroglyphes ne se bornait pas seulement à leur sens phonétique. Voici ce qu'il dit de la composition des noms : Les Égyptiens écrivaient les noms de leurs dieux de trois manières diverses : phonétiquement..., figurativement... et symboliquement... (*Précis du système hiéroglyphique*. 159).

D'un autre côté Hieraclite a exprimé la différence de ces trois styles en les désignant par les épithètes : parlant, signifiant et cachant (Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque restituée*, II, 24).

Du reste les égyptiens nous le disent eux-mêmes en mentionnant trois genres d'écritures dont une

seulement est hiéroglyphique à proprement parler et signifiant « paroles divines ». C'était précisément cette écriture qui était usitée pour « cacher » l'enseignement, comme le dit Hieraclite et que Champollion appelle symbolique. *

Il est évident, que ce savant de génie, tout en sentant la présence de cette signification, ne pouvait pas entreprendre son interprétation avant d'avoir établi une base solide servant d'appui et de point de départ (savoir : la reconstitution de la langue phonétique). Faute de cela il risquait de tomber dans l'erreur commise par ses prédécesseurs tels que par exemple : le Père Kircher, qui s'efforça de constituer un système symbolique des hiéroglyphes sans connaître les lois de la langue phonétique, ce qui était une chose impossible et ne présentait en somme qu'un simple jeu d'imagination.

La reconstitution de la langue phonétique fut un travail gigantesque qui prit la brève existence de Champollion et absorba toute son énergie.

Ses successeurs ont marché consciencieusement dans ses traces et ont développé et approfondi un système qui, de nos jours, est devenu une science exacte et complète, nous permettant de posséder des écritures phonétiques des anciens Egyptiens. Malheureusement les savants officiels se sont bornés à développer cette seule branche des écritures hiéroglyphiques sans se soucier de dévoiler le sens mystérieux, le seul qui peut mettre à jour les doctrines religieuses et philosophiques de l'ancienne Egypte.

Les moyens qui doivent être employés pour cette interprétation sont évidemment différents de ceux qui se rapportent à l'écriture phonétique. Ce n'est

pas par le Copte, ni par le Grec qu'on peut arriver à comprendre le sens symbolique des hiéroglyphes. La seule clef au moyen de laquelle on peut se hasarder à franchir cette porte c'est celle donnée par la Cabbale hébraïque, fille issue de l'antique tradition égyptienne. Mais, comme je l'ai dit, ceci n'est devenu possible que grâce au dévouement actuel de l'égyptologie, qui permet des vérifications constantes et élimine le danger de s'écarter de la vérité sous une impression imaginative quelconque.

Mon modeste travail, le fruit de mes longues recherches dans ce domaine, présente un essai de reconstitution du sens symbolique des hiéroglyphes et du rétablissement des différents systèmes que présente la cabbale égyptienne. Les textes ténébreux dont j'ai entrepris une traduction d'après ce système, jettent une nouvelle lueur sur l'ancienne religion et la signification des divers rites. Ils présentent eux-mêmes des preuves incontestables de la vérité de ma théorie.

Les livres qui constituent cet ouvrage forment une trilogie, dont toutes les trois parties sont étroitement liées et découlent l'une de l'autre, quoique traitant de sujets différents. Dans le premier c'est la langue symbolique, le sens caché des hiéroglyphes que j'entreprends d'établir. Le second présente la Genèse des Egyptiens, contenant les principes qui servirent d'armature au Sepher de Moïse, ainsi que les commentaires qui lui furent annexés par les cabbalistes hébraïques.

Enfin, le troisième contient des données sur la cabbale égyptienne, en exposant certains systèmes familiers aux initiés des temples.

Ces deux derniers livres ne sont au fond que des traductions mot à mot de textes anciens avec commentaires et explications, traduction conçue d'après le système exposé dans le premier livre.

Ce travail est nécessairement incomplet et je reconnais tous ses défauts, mais je le présente au public, convaincu qu'il m'accordera toute Son indulgence, puisqu'il sait que mon seul objectif est la recherche de la Vérité.

10 Juin 1932.

ENEL.

LA LOI UNIVERSELLE

(SUITE)

L'Homme réel.

La Genèse de Moïse raconte à la fois la vie universelle de l'Âme humaine dans l'Éternité et sa vie individuelle dans le Temps, entre le Bien et le Mal ; elle nous montre l'œuvre initiale de chaque cellule Adamique, touchée dans ses droits par la chute. Chaque homme doit recouvrer ses dons primitifs, par une nouvelle naissance ; c'est-à-dire que, fille du Ciel, l'Âme immortelle de l'homme doit s'immerger dans la Lumière divine qui est le sein de sa Mère céleste. Mais Moïse souligne bien que si la descente de l'homme dans les éléments est libre et même facile, il n'en est pas ainsi de son évolution, c'est là que le grand Législateur signale que : « Dieu promet un Sauveur. » Alors, « si l'homme ouvre son cœur par le désir, l'effort, l'abnégation, s'il tend

vers l'Unité et la perfection divine, il permet l'entrée en lui de toutes les inspirations, de toutes les « vertus », de tous les secours d'en haut, il monte dans la lumière, il reçoit le pain des anges et se rapproche du Christ » (1).

Or, l'homme qui reçoit la connaissance, constate bien vite qu'il y a en lui une fausse personnalité, un Kaïn, un esprit d'égoïsme qui fait que toute prière, tout hommage, adressés par cet homme animal à l'Être suprême sont rigoureusement repoussés ; car Dieu est Amour ! Aussi le premier acte de l'homme de désir est de sacrifier ce *moi* inférieur et funeste, en se replaçant sous la Loi Universelle, pour se délivrer et aider au bien de tous.

La Monade éternelle, avant de devenir ce qu'elle est dans l'être humain, a dû traverser tous les règnes de la nature, toute l'échelle des êtres, en développant graduellement son individualité, (ou l'Homme réel), marquée du sceau de Dieu, par d'innombrables existences. C'est insensiblement que l'incarnation de cette divine Psyché s'est produite ; c'est en traversant les sphères des facultés divines, qui forment dans leur ensemble les instruments de toute création ; instruments que chaque homme, chaque humanité doit traverser dans un double mouvement : *involution* et *évolution*. Ce grand septenaire qui embrasse tout ne vibre pas seulement dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel, dans les sept notes de la musique, il se manifeste aussi dans la constitution

(1) Dr Marc Haven : Le corps, le cœur de l'Homme et l'Esprit.

de l'homme, qui est triple dans son essence, mais septuple par son évolution.

Tous les Livres sacrés des peuples, toutes les mythologies de la terre font mention des instruments cosmogoniques, toujours les mêmes, quoique les noms changent, pour l'Inde ce sont les sept Devas ; pour la Perse les sept Amshapands ; les sept Anges de la Chaldée ; les sept Archanges de l'Apocalypse (E. Schuré). Ce sont aussi les Sephiroths de la Kabbale, la représentation du Ternaire sacré mise à part, et c'est l'échelle de Jacob.

Dans sa descente l'Âme humaine ne réfléchit pas, ne pense pas, elle se laisse vivre en s'enivrant de Lumière et d'Harmonie ; cependant de plus en plus elle se matérialise et acquiert un nouveau sens corporel dans chaque échelon que cette âme descend ; son énergie vitale augmente, mais insensiblement, elle perd son sens spirituel. « Tout ce que l'homme apprend dans ce monde, l'Âme le sait avant son incarnation terrestre » (Zohar). Et, en reprenant son corps toujours le même, c'est par un cri d'effroi que cette belle Psyché signale sa naissance en ce monde (nous pourrions dire plus exactement sa mort) ; car jusqu'alors, cette Personnalité était revêtue des corps vaporeux ; elle possédait des facultés de perception puissantes et subtiles ; tandis que voici son corps éthéré absorbé par un corps animal ; et cette chair dont il est recouvert annihile les facultés célestes, en jouant le rôle du lac de Léthé ; tout est nuit profonde dans cette maison et le magnifique passé de cette admirable Unité est aboli. Cette fille du Ciel reste bien la source de vie de l'homme terrestre, mais elle est refoulée, enterrée, pour ainsi

dire, par cette horrible personnalité, que prête à tout être qui entre dans son royaume l'esprit de ce monde.

Ah, il est dur le combat que livre l'homme de désir pour dégager sa conscience et vaincre ses sens, cette animalité qui l'enlise ! C'est contre toutes les forces de la nature inférieure qu'il lui faut lutter ; c'est aussi et surtout contre l'intrus, *qui est lui-même*, cet égoïsme qui se substitue à l'Amour, en lui constituant un véritable tombeau. Il n'y a pas d'évolution en masse autre que celle apportée par chaque homme régénéré sur cette humanité, qui est comme le prolongement du corps de chacun de ces hommes sanctifiés. Tout être humain peut et doit reconquérir ses dons primitifs dans la divine Lumière ; et, c'est à chaque homme de sacrifier sa fausse personnalité, seul moyen d'obtenir l'influx du Moi supérieur dans son cœur, pour l'accomplissement de sa mission : la sabbathisation de la terre, la descente sur ce sol ingrat, de cette Paix promise par le Christ. C'est par le cœur de l'être humain que les êtres inférieurs peuvent arriver à concevoir le divin, dont l'homme doit leur réfléchir la lumière.

Mais il arrive trop souvent qu'un amour immodéré de la matière s'empare de l'être humain, alors, de plus en plus, il s'enfonce dans ce gouffre élémentaire où règnent l'illusion et le mensonge ; et plus il descend, plus longue et plus pénible sera sa réascension : il lui faudra subir de nombreuses et fatales incarnations, jusqu'à ce qu'il reprenne conscience de sa source divine et de l'état lamentable où il se trouve.

Un peu au-dessus de l'homme, existe tout un monde de Lumière et de sainteté ; c'est là l'Humanité du Christ ou l'Univers Vivant que nous appelons l'Au-delà. Toutes ces âmes libérées constituent, pour les humains, une véritable Providence. Dès que nous demandons du secours, avec un vif et sincère désir d'être délivrés de toutes ces misères, de toutes ces souffrances qui nous accablent, les Disciples de Jésus sont toujours prêts à nous venir en aide : « Vous qui souffrez, venez à moi, je vous soulagerai » a dit le divin Maître.

Sous l'influence des rayons d'Amour, l'âme se sent revivre, elle se sent revivifiée et soutenue en proportion de sa bonne volonté et s'éveille à la Vie divine : la lumineuse Psyché reprend enfin conscience de son origine. Nourrie de son véritable aliment, de la divine Parole, elle sent s'épanouir en elle ses facultés célestes, lent développement en harmonie avec celui des capacités réceptives de l'entendement humain. Mais, orienté vers la Vérité, l'être se transforme, sa sensibilité s'affine et devient intelligence ; le flambeau de sa conscience s'allume et, devant cette lumière, la fausse personnalité s'éclipse. Le triomphe du Moi spirituel s'affirme en même temps que son indépendance du corps et de la matière : détaché des éléments, il reprend possession du libre exercice de son intelligence céleste et de sa volonté, soumise aussitôt à la Volonté suprême. C'est ainsi que l'homme récupère la conscience et la connaissance du divin et qu'il redevient fils de Dieu, capable de comprendre sa mission et de s'en acquitter. Concourir à la Sabbathisation universelle, telle était la tâche immense que Moïse rêvait de faire accomplir à son

peuple. Par l'exécution des Lois célestes, qu'il connaissait parfaitement, le Prophète voyait déjà les fils de Sem à la tête de l'évolution terrestre et de toute l'humanité. Mais, il leur manquait la « robe nuptiale », c'est-à-dire l'Amour divin que, seul, le Christ a manifesté.

(à suivre).

Madame D...

A.-M. BAUDELLOT

Je viens d'apprendre par « Psyché » le départ de notre Frère Beaudelot. L'ayant beaucoup approché pendant les dix dernières années de sa vie active, ayant eu le privilège d'entrer dans l'intimité de son foyer, — qu'illuminait la présence d'une compagne dont le cœur était égal au sien, — ayant été honoré de son affection, une affection paternelle qui le faisait me tutoyer et, qui, plus est, exigeait que je le tutoie moi-même, — et ce trait suffit à caractériser toute sa simplicité, toute sa bonté, — j'ai le devoir de saluer sa mémoire dans cette Revue qui fut toute sa vie et à laquelle il donna le meilleur de lui-même.

Il restera dans mon souvenir comme celui dont la main était toujours ouverte. Son bonheur était de donner, de donner inlassablement, matériellement, moralement, de « servir », usant son argent, son temps, ses forces, son cœur pour la cause qui lui était chère, la cause de l'Amour fraternel et de l'Esprit. Libraire, éditeur, il fut tout l'envers d'un commerçant et, en ce siècle de mercantilisme, c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de notre Ami.

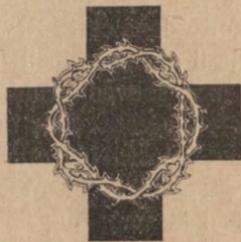
Il fut un travailleur acharné, dur pour lui, mais pour lui seulement..

Car un autre trait de son caractère était sa bonté et une indulgence sans borne pour le cœur des hommes, dont sa longue expérience lui avait appris tout ce qu'il abrite de misères et de défaillances secrètes. Il était un cœur qui savait parler aux cœurs.

Cher Papa Beudelot, — ainsi m'avait-il imposé de l'appeler, — sois remercié pour l'exemple que tu nous as donné. Puisse ton souvenir nous aider à marcher sur la Route et à maintenir ainsi notre esprit uni à ton esprit et à celui du Maître et de nos maîtres, — toujours vivants, — dans cette Eglise intérieure dont tu fus l'un des fidèles et dont tu voulus que, toujours étrangère aux disputes et aux controverses, ta chère Revue fut le messager !

31 Mai 1933.

Paul SERVANT.



REVANCHE

(Imité de Li-Taï-Pé)

Aux hommes j'ai désiré dire
Un poème où chantait mon cœur ;
Mais les hommes ont ri, moqueurs,
Sans comprendre. J'ai pris ma lyre,
J'ai gravi les monts sérieux,
Et cette chanson méconnue,
Alors je l'ai chantée aux dieux.
Le soir empourprait l'étendue ;
Et, pris au rythme de mon chant,
Les dieux ont dansé sur les nues
Eblouissantes du couchant.

(1924)

Jacques HEUGEL.



LE CHANT DU DISCIPLE (1)

Puisqu'il vous plaît, vieillards, d'écouter en ce jour
Celui dont vos leçons ont formé la mémoire,
Je chanterai, d'abord, Druides, votre histoire.

Avant qu'ils aient, ici, fixé notre séjour
Vos ancêtres guidaient, déjà, les guerriers Blancs,
De la terre de l'Oursé à celle de l'Élan !

Du froid Septentrion jusqu'à la Cisalpine,
Au long du Rhin sacré, du Danube et du Pô,
Survit le souvenir des porteurs de flambeau :

Huon, qu'on nomme Swan aux pays scandinaves,
Widdon, l'omniscient, Catuvolcos, le brave,
Cent autres, devant qui notre respect s'incline !

Puisqu'il vous plaît, vieillards, d'écouter le disciple,
Je chanterai les dieux de la terre et du ciel :
Salut à Teutatès, le Père Universel,

Ineffable unité qui n'a point de multiple ;
Salut aux dieux puissants des sphères éthérées :
Cobledulitavos, soleil d'Hyperborée,

Erca, Bélisama, reine du firmament,
Taranus, dur géant aux poings chargés d'orages,
Ségomon, jamais las de meurtre et de carnage,

Hu, Clavariatis à la harpe d'argent,
Sucellos, gouverneur de l'abîme béant,
Et Bélatucadros, seigneur des éléments !

Puisqu'il vous plaît, vieillards, d'écouter mes discours,
Je veux encor chanter la genèse des mondes :
Avant les soirs pourprés, avant les aubes blondes,

Avant l'ombre des nuits et la splendeur des jours,
Le Verbe créateur, époux de Coridwen,
Apparut, flamboyant, aux yeux de Menou-Hen !

Et le fils des Trois Cris, le premier Ogmios,
Sur l'ombilic sacré grava les vieilles runes :
Il chanta le Chaos, le soleil et la lune,

Le gouffre originel et le triple cosmos,
Les transmigrations du pèlerin des mondes,
Les cieus éblouissants et la terre féconde !

Vieillards, portant au front le sceau de Menou-Hen,
Accueillez, en ce jour, un porteur de l'Awen !

A. SAVORET.



(1) Extrait du **Bûcher du Phénix**, en vente aux Editions Psyché.

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES

Après les admirables **Promenades avec Mozart**, d'Henri Ghéon, voici, dans la collection des **Iles** que publie la maison Desclée de Brouwer, un attrayant **Miroir de la Chine**, où Louis Laloy raconte les étapes de son voyage à travers la Chine, en un récit alerte et plein d'agrément, où l'intérêt croît à chaque page et où le lecteur, qu'il soit artiste, philosophe, historien ou simplement curieux, trouve sans cesse à s'instruire, à se distraire et aussi à méditer. Ce livre vient à son heure pour nous donner sur la Chine, sur son génie, sur sa civilisation des notions justes et saines, et corriger de la sorte nos méprises et nos préjugés occidentaux. Peut-être éveillera-t-il en faveur d'une race que frappe un cruel destin la sympathie qu'elle paraît bien mériter à tous égards. « La Chine est en danger, conclut l'auteur. Il faut prier pour son salut. C'est un peuple de braves gens. »

G. H.

André SAVORET. — **Le Bûcher du Phénix** (Poésies).
 Un vol. in-16 Jésus, 136 pages. Editions de Psyché.
 Edition ordinaire Prix 12 fr.
 Edition de luxe (25 exemplaires numérotés de 11 à 35) Prix 20 fr.

Dans ce choix de poésies, nous retrouvons avec plaisir les idées maîtresses de l'auteur, transposées dans le domaine du Beau. Une large sensibilité, une judicieuse utilisation des symboles, une grande souplesse de forme, tels sont les traits caractéristiques de cette œuvre dont nous reproduisons dans le présent numéro un poème des plus représentatifs : **Le Chant du Disciple**.

 Direct.-Gérant Jacques Heugel - Imp. Baticle, Chauny

J. A. R. — **Lueurs Spirituelles.** Notes de Mystique pratique. 2 Vol. in-18 Prix 7 fr.

Ces deux volumes écrits avec le cœur, s'adressent à tous les blessés des combats de la vie, et leur montrent, avec une puissante concision la Voie Royale et directe qui les conduira à la paix et à la consolation dans la lumière du Verbe, Seigneur des créatures, Amour du Père, corporisé.

* Dr ARNULPHY. — **La Santé par la Respiration.** Quatrième édition revue, augmentée, avec figures explicatives. Volume broché. Prix 10 fr.

Jacques HEUGEL. — **En Spirale,** revue à grand spectacle à regarder du fond de son meilleur fauteuil. (Chez Heugel, Editions de Psyché, 36, rue du Bac), 1 vol. 385 pages 12 frs

En l'époque trouble que nous traversons, époque où tant de belles énergies se dispersent faute de savoir à quel idéal se sacrifier, ce livre peut ne pas être inutile aux hommes de bonne volonté. Il leur rappellera qu'il existe pour eux, dans l'ombre, un chemin véritablement royal en son étroitesse ; il leur rappellera qu'un homme est venu sur terre qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie », et : « Mes paroles ne passeront point. »

Dr Marc HAVEN. — **L'Évangile de Cagliostro.** Un vol. broché, 86 pages, un portrait Prix 15 fr.

A. SAVORET. — **Du Menhir à la Croix.** Un vol. cart. 400 pages, planche hors texte, préface de Philéas Lebesgue Prix 15 fr.

Cet ouvrage, reproduisant et complétant les principaux écrits de l'auteur, retrace les origines de nos traditions, étudie les principes de la Sagesse druidique, et traite des différents aspects de ce qu'il nomme : La Triple Tradition de l'Occident : Synthèse moïsaïque, enseignements évangéliques, sagesse druidique.

